

Halldór Laxness et l'Islande

Roland Bourneuf

Numéro 90, printemps 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19206ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

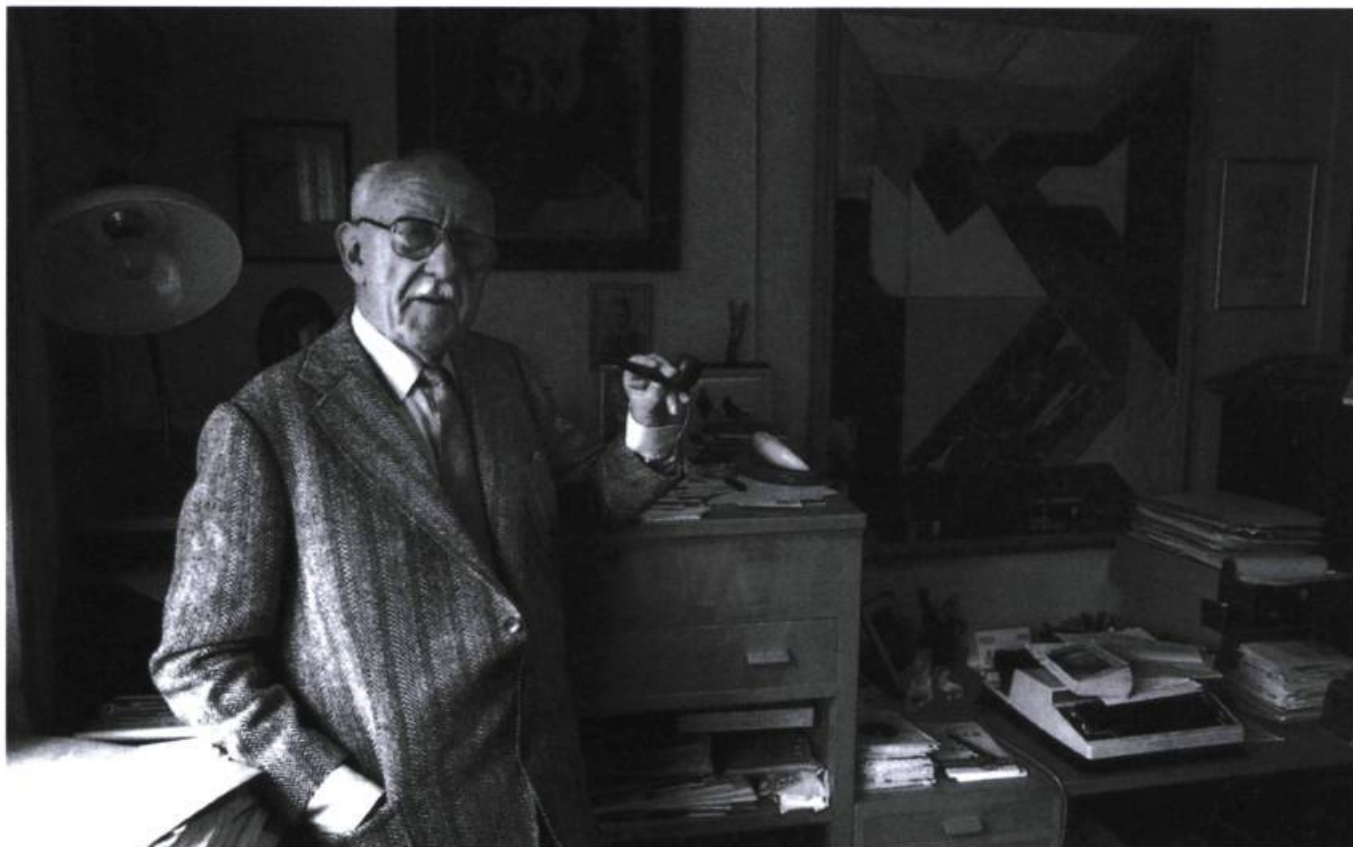
1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bourneuf, R. (2003). Halldór Laxness et l'Islande. *Nuit blanche*, (90), 32–36.

Halldór Laxness et l'Islande



Halldór Laxness

Par
Roland Bourneuf

L'attribution du Prix Nobel à Halldór Laxness en 1955 attira l'attention des lecteurs français sur un écrivain que, à la différence des anglo-saxons, ils ignoraient à peu près, et sur son petit pays, l'Islande, alors guère connu des touristes. Depuis, les choses ont changé mais une partie importante d'une œuvre qui compte plus d'une quarantaine de titres nous demeure encore inaccessible.

Halldór Laxness naît en 1902 alors que son pays a, comme la langue qui y est parlée, à peine évolué depuis le Moyen Âge : rural, rude, pauvre, sous contrôle étranger (le Danemark), oublié de tous. Son enfance se passe à la campagne, dans cette région de Thingvellir proche de la capitale, où se réunit annuellement l'*Althing*, le plus ancien parlement du monde – qu'il évoquera comme le cœur du pays dans *La cloche d'Islande*. Il sait très tôt qu'il sera écrivain, il lit

Nietzsche et Freud, les surréalistes et Marcel Proust, August Strindberg et Knut Hamsun. Il traduira plus tard *Candide* et *Farewell to arms*. Comme maints écrivains et artistes islandais d'aujourd'hui, il éprouve le besoin de quitter son pays, tout en lui gardant une fidélité et un amour profonds qu'accompagne un regard critique. Lui aussi ressent avec force l'inévitable tension entre la culture traditionnelle et le modernisme perméable aux courants de pensée cosmopolites. À partir de 1918, l'homme voyage dans le monde entier,

notamment en Californie où il rencontre Upton Sinclair, au Canada, en URSS. Il séjourne longuement à l'abbaye de Clairvaux, envisage de devenir prêtre, puis s'éloigne du catholicisme, s'ouvre à des préoccupations sociales et politiques. Ses sympathies vont au communisme dans les années qui précèdent la guerre (il reçoit même le Prix Staline, recommandation peu flatteuse pour un nobélisable !). Impliqué dans l'action politique, il milite pour rapprocher le parti communiste et le parti travailliste de son pays et continue à écrire jusqu'à sa mort en 1998. Halldór Laxness aura donc connu pendant un siècle entier tous les aléas de son pays et du monde.

Une fille du peuple

Salka Valka paraît en 1930. Le roman, qui connaît un succès international, narre l'arrivée d'une humble femme et de sa petite Salka dans un village de pêcheurs au nord de l'Islande. L'hostilité à l'égard de l'étranger et l'égoïsme y sont aussi vifs que la pauvreté est grande. Mais Salka, comme sa mère, lutte contre vents et marées. Un homme violent, qui fascine et inquiète, Steintor le boulingueur, convoite la mère et la fille : il viole celle-ci, la mère en meurt, il disparaît. Salka trouve un peu de réconfort auprès d'un étrange garçon, Arnaldur. Indomptable dans son refus de toute sujétion, devenue à la fois virago redoutée mais jamais complètement acceptée et femme sensuelle avide d'amour, Salka impose sa présence dans le village. Les années passent. Steintor revient, maintenant riche, mais Salka le repousse. Et Arnaldur reparait aussi, qui rêve de conduire les pêcheurs et toute l'Islande au communisme. Quand lui aussi repart, Salka l'amoureuse retrouve sa solitude.

D'abord histoire de destins individuels dramatiques, des laissés-pour-compte luttant pour leur survie, le roman se charge peu à peu de figures et d'événements à résonance politique. Malgré son isolement, l'Islande n'échappe pas aux courants de l'époque. D'abord, pour oublier leur misère, les pêcheurs, avec l'Armée du salut, chantent des cantiques. Puis ils crieront « À bas les bourgeois », et encore « À bas les Bolcheviques ». L'aliénation du peuple change de forme et de tonalité, elle demeure. À l'ancien propriétaire paternaliste et rusé des pêcheries, succèdent des maîtres plus ambitieux et plus puissants. Pessimisme de l'auteur ? Le long roman renvoie sans doute l'écho des doutes, hésitations idéologiques d'Halldór Laxness. Mais les débats évitent l'abstraction et un peu de rhétorique sentimentale n'y ternit pas le relief des figures, la puissance d'entraînement et d'émotion. La compassion pour ceux qui, chacun à sa façon, souffrent et luttent pour une vie meilleure, le sens aigu de ce qu'ont de dramatique les destins individuels, s'imposent, et simultanément une distance ironique face à l'Histoire. L'essentiel de l'œuvre est déjà là, présent.

Se succèdent dès lors nouvelles et contes, poèmes et essais, pièces de théâtre, reportages de voyage et surtout romans.

Être maître chez soi

Au-delà des tensions qui ont conduit Halldór Laxness à des choix dont il s'est ensuite vigoureusement dépris – le catholicisme puis le communisme –, s'affirme un farouche esprit d'indépendance, qui est celui de son peuple. Le roman de 1934, *Hommes libres* (traduction anglaise : *Independent People*) le proclame dès le titre ! Cet esprit conduit le paysan Bjartur à ne jamais revenir sur ses décisions, à refuser tout compromis, et même tout ce qui peut lui être offert. Plutôt la pauvreté et la solitude sur ses terres où il élève des moutons que de compter sur l'aide de ses voisins, encore moins sur celle d'un maître. Quels que soient les incidents, accidents, pertes ou deuils qui l'accablent, il fait face et persévère. Jadis une redoutable sorcière, la légendaire Kulumkilli, a jeté sa malédiction sur la contrée. Bjartur la défie et ne change rien à son existence. Mais cet esprit d'indépendance a son revers : s'il libère le paysan de toute sujétion, il l'enferme. Bjartur est sombre, abrupt, irascible, plus habile à soigner ses bêtes qu'à traiter avec ses congénères. Son épouse meurt presque folle d'isolement. Il chasse sa fille Asta quand elle est enceinte. Ses fils meurent jeunes, ou quittent le pays pour aller en Amérique. Endetté, ruiné, sa ferme vendue, il lui faut partir pour une autre maison, avec le fils qui lui reste et Asta retrouvée qui meurt en chemin.

C'est par leur obstination que les Islandais ont réussi à survivre pendant un millénaire. Est-elle encore appropriée en ce début du XX^e siècle alors que la société, le pays, le monde sont travaillés par des forces nouvelles ? Bjartur veut-il le voir ? La Première Guerre a paradoxalement apporté à l'Islande une prospérité inconnue – l'Europe a besoin de poisson et de viande –, mais l'ère de la petite exploitation individuelle est révolue, remplacée par les coopératives. Et le « boom » économique retombe dès la fin des hostilités. Des dirigeants nouveaux arrivent au pouvoir, des mouvements socialistes s'organisent, l'affrontement ouvert devient inévitable. Le jeune fils de Bjartur se trouve naïvement impliqué. C'est sur cette imminence que se clôt le roman qui reprend des thèmes de *Salka Valka*.

Les dimensions en sont toutes aussi amples, les couleurs sombres mais nuancées d'humour, parfois de drôlerie dans la peinture des protagonistes de l'arrière-plan, les fermiers de la région. La précision descriptive et analytique des quelques personnages sur lesquels se concentre le récit s'allie à une force symbolique. On ne peut guère parler d'intrigue, le temps passe, les saisons et les générations se succèdent. Le récit procède par coupes, par enchaînements de scènes hautes en relief et presque détachables selon un procédé caractéristique d'Halldór Laxness. Les personnages très dessinés sont faussement simples. Ils offrent, parfois dans le même temps, leur côté droit et leur côté gauche : chez Asta, comme chez Salka, coexistent une jeune femme avide d'amour et un personnage d'une rudesse parfois inflexible. Et son père Bjartur si souvent muré dans son mutisme parfois récite des strophes des anciennes

sagas des Vikings, encore si présentes dans l'imaginaire de ce peuple maintenant paisible – mieux il compose spontanément des poèmes qui disent le contraire de ce qu'il fait et révèlent une capacité de tendresse qu'il ne saurait autrement exprimer.

Une œuvre maîtresse

Dans les circonstances les plus périlleuses de son odyssée, Jon Hreggvidson le croquant déclame à son tour les strophes des « Anciennes Rimes de Pontus », pour se donner du courage et pour narguer ses persécuteurs. Il est l'un des piliers de la trilogie de *La cloche d'Islande*. Le XVIII^e siècle a été la période la plus noire dans l'histoire du pays en proie à la famine, aux épidémies, aux éruptions volcaniques, mis en coupe réglée par ses maîtres danois. À leurs yeux comme à ceux des Européens qui n'ont jamais vu d'Islandais, ceux-ci ne sont que pouilleux, puants, abrutis, suppôts du diable, peuple dégénéré. Frappée par le courroux des anciens dieux païens et par celui du Dieu chrétien, l'Islande semble ne plus finir d'expier ses péchés – mais quels sont-ils ? Peuple sans identité, désormais sans honneur quand la cloche de Thingvellir, lieu où s'est réunie depuis des siècles l'assemblée des chefs, doit être livrée au roi Christian de Danemark pour la reconstruction de Copenhague après une autre guerre faite à ses voisins, avec tout ce que peuvent payer les Islandais, c'est-à-dire leur misère, pour que sa Très Clémentine Majesté puisse financer ses fêtes.

« Il dit :

« – À Thingvellir, on érigea une magnifique maison de la Lögrétta et on y mettra une autre cloche, plus grosse et plus mélodieuse que celle que fit réquisitionner le roi et que le bourreau ordonna à Jon Hreggvidsson d'abattre.

« – L'éclat foncé de la lune qui scintille sur la Mare aux Noyades ne sera plus la seule miséricorde qui soit envers les pauvres femmes d'Islande, dit-elle.

« – Et les mendiants affamés ne seront plus pendus, au nom de la justice, dans l'Almannagja, dit-il.

« – Tous seront nos amis, dit-elle, car le peuple sera heureux.

« – Et la Caisse aux Esclaves de Bessastadir tombera en désuétude, dit-il. Car dans un pays où le peuple est heureux, on ne commet pas de crime.

« – Et nous chevaucherons par le pays sur des chevaux blancs, dit-elle. »

La cloche d'Islande, p. 480.

La première partie, qui donne son titre à la trilogie, conte les tribulations de Jon, hâbleur, menteur, irréductible tête forte, accusé d'avoir assassiné le bourreau du roi. Il s'enfuit, échappe à la corde et à la hache mais pas au fouet, pratiques courantes de l'époque pour punir le plus minime délit. La jeune et belle Snaefrid,



Photo : Roland Bourneuf

fillette du gouverneur, le sauve in extremis mais quand il arrive sur le continent, en Hollande, en Allemagne, sa peau ne vaut pas plus cher puisqu'il est islandais !

Dans *La vierge claire* (2^e partie), le récit s'attache à Snaefrid, maintenant mariée à un junker ivrogne, Magnus, qui disparaît périodiquement, revient à moitié mort, se remet à son travail, à ses devoirs, repart. Son épouse le soigne, repousse les prétendants, mais elle est accusée d'adultère avec Arnas Arnaeus, le savant collecteur de vieux parchemins et chargé de missions royales (décalque du personnage historique Arni Magnusson à qui l'Islande doit aujourd'hui d'avoir conservé son patrimoine littéraire). Arnas est successivement notable respecté et influent, et attaqué, condamné, déchu de ses fonctions. Snaefrid devient veuve. Des juges ivrognes veulent rouvrir le procès de son père le gouverneur, lui aussi mis en accusation. La troisième partie de la trilogie (*L'incendie de Copenhague*) se déroulera sur un arrière-plan d'interminables et confuses procédures judiciaires. Arnas, usé bien qu'il soit pressenti comme régent d'Islande, voit brûler une partie des manuscrits qu'il a rassemblés avec passion. Snaefrid qui s'est rendue auprès du roi obtient enfin justice pour la mémoire de son père, épouse un évêque mais demeure secrètement fidèle à Arnas. Et Jon, lui aussi vieilli, est finalement rattrapé par la justice officielle alors qu'il n'en reconnaît qu'une, la sienne propre.

Ces trois personnages représentent, parfois paradoxalement, la dignité bafouée de l'Islande. Face aux



grands de ce monde aveuglés par la vanité et la soif de pouvoir, un croquant, un savant, une jeune femme proclament leur liberté qui les met intérieurement hors d'atteinte dans le déchainement de la cruauté et des passions viles.

Roman tout empreint de la noirceur de l'époque, où les personnages ne semblent jamais devoir sortir de leurs tribulations, de la haine, de la bêtise, de la cruauté qui les environnent implacablement. Mais l'ironie empêche la noirceur de les étouffer tout à fait : ils savent, comme Jon, rire de leurs propres malheurs, comme Arnas s'en détacher avec une philosophie qui est à la fois passion, lassitude et sagesse. L'ironie est aussi, bien sûr, chez Halldór Laxness. Selon la tradition des sagas, il suit le destin de ses personnages tout en demeurant en retrait, il ne se déclare pas, enregistre ce qui est observable de l'extérieur. Apparaissent parfois des figures grotesques et monstrueuses (un pasteur et ses filles qui soulèvent d'énormes rochers !). Par la liberté de la composition, l'allure picaresque du récit, l'idéalisme impénitent de Jon, l'auteur semble aussi se souvenir de Cervantès. Et il y a Snaefrid, « la femme pour laquelle les héros donnaient leur vie, la femme immortelle des sagas anciennes », celle par qui « régnait une clarté différente là où brillaient ses yeux ».

L'écrivain adopte souvent le point de vue narratif d'une femme. Plus, il prend le parti de la femme : dans *Salka Valka*, puis dans *Station atomique* (1948). Une jeune campagnarde, Uggla, raconte sa vie de bonne à tout faire dans une famille très bourgeoise de

Reykjavik. Madame est hautaine et hystérique, Monsieur cultive son charme lointain et ironique. Les visiteurs ? Des politiciens arrivistes, alcooliques, menteurs. Nous sommes dans l'immédiat après-guerre et déjà dans la guerre froide : ces beaux messieurs ne finiront-ils pas en dépit de toutes leurs promesses par « vendre » l'Islande aux Américains qui veulent y installer une base nucléaire ? De l'Islande de *Peuple indépendant* à celle de *Station atomique*, près d'un demi-siècle s'est écoulé. Le pays cherche, d'une guerre à l'autre, une voie et un équilibre. La fidélité au passé est devenue dans la bouche des politiciens un slogan hypocrite. Le communisme fait peur aux bourgeois tout prêts désormais à se jeter dans les bras des Américains.

« Bien qu'il fût né dans notre vallée oubliée, ma vallée, lui qui était le meilleur ami du peuple, le plus cher à son cœur, lui qui fut aimé et admiré de ceux qui naquirent après sa mort, le créateur d'une littérature nouvelle, le rénovateur qui, en nous ôtant nos œillères, nous fit voir ce que nous n'avions jamais vu : la beauté du pays, la nature islandaise, lui qui fit germer la sensibilité secrète des nymphes au lieu de l'héroïsme des sagas dans le cœur des générations qui vinrent après lui. – l'Enfant chéri de la nation vécut dans la solitude et mourut désespéré dans une capitale lointaine, accablé par l'indifférence de ce peuple dégénéré qu'il avait frappé de sa baguette magique, écrasé par l'hostilité de ces gens envers la culture, l'esprit et l'art. »

Station atomique, p. 110.

« Je crois bien que l'amour est une sottise qu'on rencontre chez ces romantiques qui se disent aujourd'hui prêts à sangloter ou à mourir. En tout cas, on ne parle pas d'amour dans la saga de Njal, qui vaut mieux pourtant que tous les livres romantiques. J'ai vécu vingt ans à la campagne, chez les meilleures gens du monde, mon père et ma mère, et je n'ai jamais entendu parler d'amour. Ce couple a eu des enfants, bien sûr, mais non pas par amour : parce que cela faisait partie de la vie du pauvre, qui n'a pas de satisfaction. Par contre, je ne les ai jamais entendus échanger une mauvaise parole. Mais cela, est-ce de l'amour ? Je ne crois pas. Je crois que l'amour est une satisfaction que se donnent les gens stériles de la ville, et qui leur tient lieu de vie personnelle. »

Station atomique, p. 125.

Autour d'Uggla gravitent de curieuses figures de marginaux, rebelles, un peu fous. Certains se prétendent « poètes atomiques » : ils représentent une nouvelle culture tournée vers le monde moderne à l'opposé du *ruralisme* qui jusqu'alors a nourri les lettres islandaises. Halldór Laxness lui-même affirme – contre ses compatriotes – que chanter la vie paysanne est devenu « une besogne fastidieuse et dérisoire ». Mais les nouveaux poètes qui paraissent dans ce roman font

bien pâle figure ! Cependant Uggla, nouvel avatar de la simple fille du peuple, sans instruction, ni appuis, ni argent, incarne le bon sens, le naturel, la droiture face à tout l'artifice, à la prétention qu'elle observe, aux modes que la présence américaine répand, aux intrigues et compromissions du milieu politique. Uggla ne veut rien devoir à personne, elle ne veut pas appartenir à un homme par le mariage ni être entretenue par un riche protecteur. Porte-parole du féminisme moderne dans un roman écrit par un homme en 1948... Perspicace, à la fois indignée et retenue, elle mène une narration vive, elliptique, drue, faite de scènes abruptement interrompues, de dialogues parfois débridés et illogiques comme ceux qui les échangent.

Cette tendance à considérer le train du monde avec détachement, qui s'accroît au fil des œuvres, est sans doute le voile d'une passion déçue, voire l'exorcisme d'une souffrance. L'auteur évoque dans *Station atomique* « ce don bien islandais, qui nous vient des sagas, de parler avec ironie de ce qui nous tient le plus à cœur ». Ces sagas dont il s'amuse dans *Gerpla* à retrouver la verdeur, la brutalité d'ancêtres vikings qu'il pousse jusqu'à la caricature, presque à la bouffonnerie : un jeune fou rêve de tuer tous ceux qui se déclarent ses égaux et il se lance dans des équipées, accompagné d'un poète en herbe qui aura pour mission de célébrer ses exploits. Halldór Laxness se livre là au pur plaisir de raconter, d'inventer événements et personnages qui se croisent et se culbutent. Gratuité ? Ce serait plutôt celle d'un conte qu'il faut lire à plusieurs niveaux.

Ainsi Steinar, dans *Le paradis retrouvé*, a l'ingénuité du Candide voltairien. Le pauvre fermier possède un cheval qui fait rêver tout le monde, il va au Danemark l'offrir au roi, rencontre un prédicateur qui le persuade que le paradis se trouve dans l'Utah. Steinar « frappa à la porte de l'évêque Didrik après avoir fait la moitié du tour du monde ». Le récit à la fois capricieux et maîtrisé s'emballe, entreprend des sauts ou s'attarde sur des détails qui nous paraissent futiles. Les personnages ? La fille de Steinar qui accouche d'un enfant en croyant à l'immaculée conception. L'évêque Didrik, toujours malmené par ceux qu'il veut convertir, jamais découragé, portant son précieux chapeau. Les mormons qui ont toujours la gloire de Dieu à la bouche se livrent à la vie patriarcale et, en toute bonne conscience, à la polygamie. On se doute bien que Steinar devenu humble briqueteur ne trouvera pas tout à fait le paradis à Salt Lake City. Il reviendra en Islande où sa femme est morte, sa ferme tombée en ruine, mais il retournera tout de même en Utah où il a construit une nouvelle maison pour sa nouvelle femme et ses enfants. Voilà donc de pauvres gens qui cultivent une espérance à leur mesure. Dans leur confiance ingénue que rien n'entame, ils ne voient pas le mal – ce qui pour le conteur est le moyen efficace de nous le jeter à la figure, à travers le mensonge des codes sociaux et la dureté de cœur de tant d'humains. Faut-il donc être candide et aveugle pour survivre ?

« Un passant vit qu'un étranger avait commencé à s'occuper des murs de clôture de cette ferme abandonnée.

' Qui êtes-vous ? ' demanda le voyageur.

L'autre répondit : ' Je suis l'homme qui a racheté le Paradis après qu'il eut été perdu et qui l'a donné à ses enfants.

– Qu'est-ce qu'un homme comme celui-là peut faire ici ? demanda le-passant.

– J'ai trouvé la vérité et la terre où elle habite ', dit le bâtisseur de murs ; et se reprenant : ' Et assurément, c'est très important. Mais maintenant, ce qu'il y a de plus important, c'est de reconstruire ces murs. '

Là-dessus, Steinar de Hlidar continua comme si rien n'était arrivé, posant pierre contre pierre sur ces anciens murs, jusqu'à ce que le soleil se couchât sur Hlidar de Steinahlidar. »

« En conclusion », *Paradis retrouvé*, p. 281.

Depuis les premiers romans fortement insérés dans la réalité contemporaine de l'Islande jusqu'au *Paradis retrouvé*, l'œuvre narrative semble évoluer vers l'apologue qui considère ce réel de plus haut et avec d'autres yeux. Est-ce l'ultime métamorphose ? Pour en juger, il faudrait pouvoir lire la partie non traduite de l'œuvre (nouvelles, poèmes, pièces de théâtre, essais, récits de voyage). L'aboutissement d'une pensée ? Les biographes disent elliptiquement d'Halldór Laxness qu'il s'est tourné sur le tard vers les spiritualités orientales : est-il parvenu à une acceptation plus sereine du train du monde ? Long parcours donc. L'œuvre protéiforme s'est développée avec une étonnante vitalité, par bourgeonnements, par poussées brusques, divergentes, selon les adhésions successives et les doutes, les ruptures et les changements de cap d'un homme qui, à travers l'écriture et l'action, a passionnément cherché sa vérité. **NE**

ŒUVRES D'HALLDÓR LAXNESS À LIRE

Lumière du monde, trad. de l'islandais par Régis Boyer, Aubier/Unesco, 1937 et 1989 ; *Salka Valka, petite fille d'Islande*, trad. de l'islandais par Alfred Jolivet, Gallimard, 1939 et « Du monde entier », Gallimard, 1956 ; *Independent People, an Epic*, traduction anglaise de l'islandais par J. A. Thompson, Alfred A Knopf, 1946 (figure dans les bibliographies françaises sous le titre *Hommes libres*) ; *Station atomique*, trad. de l'islandais par Jacqueline Joly, « Prix Nobel de littérature », Rombaldi, 1964 ; *La saga des fiers à bras (Gerpla)*, trad. de l'islandais par Régis Boyer, Domaine nordique, 1979 ; *Le paradis retrouvé*, trad. de l'anglais par René Hilleret, « Imaginaire », Gallimard, 1966. *La cloche d'Islande*, trad. de l'islandais par Régis Boyer, Flammarion, 1991.